La critique de presse et le romantisme (1815-1830)

1.

SUR LE CAFÉ.

Considérations nouvelles du docteur Virey (1).

« Racine et le café passeront, disait madame de Sévigné ». On connaît des gens qui ne désespèrent point encore de voir cette prophétie s'accomplir, et pour qui le 18^e. siècle a vainement donné un démenti formel à cette singulière assertion. Boire est une mode qui ne change point ; l'usage des liqueurs varie, et avec

(*Le Constitutionnel*, 14.05.1816)

2.

D'abord, je dois déclarer que ni moi ni mes amis ne prendrons jamais aucun intérêt à un ouvrage qui ne seroit pas parfaitement constitutionnel. Nous voulons la Charte : nous pensons que la force des royalistes est dans la franche adoption de la monarchie représentative. Leurs ennemis le sentent si bien, qu'ils ne les craignent que sur ce terrain : aussi voyez ce qu'ils font pour les en chasser ! « Nous avons pris la Charte comme » un manteau, disent-ils ; mais, au fond du cœur, » nous avons juré la perte de la liberté, le réta- » blissement de l'ancien régime, le retour des pri- » vilèges, de l'inquisition et de la féodalité. »

C'est en effet comme cela qu'ils peuvent nous combattre : s'ils convenoient une fois que nous sommes sincères dans nos opinions constitutionnelles, leur empire seroit passé.

Quoi qu'il en soit de ces accusations, de ces mensonges avec lesquels on se croit obligé de combattre des adversaires, *le Conservateur* soutiendra la religion, le Roi, la liberté, la Charte et les honnêtes gens, ou ni moi ni mes amis ne pouvons nous y intéresser.

(*Le Conservateur*, tome I, 1818, p. 7)

Plus on défendra les principes de la vraie liberté, plus on réclamera pour les citoyens la garantie et l'égalité des droits, et plus on devra s'élever contre tout ce qui passe les limites posées par l'expérience, marquées par la Sagesse. On tonnera contre les propagateurs des principes qui nous ont perdus. On répétera que sans le Roi, sans l'autorité royale dans toute sa majesté, dans toute sa plénitude, c'en est fait de notre patrie. Respect, amour, vénération pour notre auguste Monarque. Hors de la monarchie des Bourbons point de salut. Et croit-on que les démagogues qui crient à la liberté lui élèvent un autel dans leur cœur? ils ne l'ont jamais aimée; ils ne l'ont jamais servie. Ce qu'ils désirent, c'est l'abaissement de tout ce qui est au-dessus d'eux. Ils accepteroient demain le despotisme, pourvu que ce fût avec l'égalité de 93. Leur amour de la liberté, c'est de la haine et de l'envie; la république qu'ils veulent, c'est une république d'esclaves, la démocratie des cimetières, le niveau de la mort. Tuez les prêtres et les nobles: tout leur sera bon, Alger ou Maroc. Point de religion surtout! elle s'oppose trop aux injustices, guérit trop de blessures, excite trop de remords. Fléaux du genre humain, il y a des doctrines qui ravagent le monde, et dont on peut dire ce qu'Attila disoit de son cheval: L'herbe ne croît plus partout où elles ont passé.

(*Le Conservateur*, tome I, 1818, p. 40)

3.

de tous. Une femme célèbre, M^{me} de Staël, s'est laissée séduire par la poésie de ces temps reculés, lorsqu'elle a prétendu que la féodalité était plus honorable pour l'espèce humaine que la monarchie absolue, en ce qu'elle garantissait la liberté d'un plus grand nombre d'individus. Je ne conçois pas trop comment on peut profaner le nom sacré de liberté jusqu'à le donner à cette passion effrénée du despotisme qui rend un homme hostile à ses semblables, qui lui fait chercher tous les moyens d'appesantir sur eux l'oppression. Je ne donne point ce beau nom à la licence des seigneurs féodaux; et quand je vois une nation divisée en deux parts, les tyrans et les esclaves, je ne puis consentir à donner aux premiers le titre d'hommes libres. Je n'honore de ce titre que ceux qui protègent la liberté des autres. La liberté, à mon sens, n'existe que par la communication et la réciprocité. Celui-là est vraiment libre qui, obéissant aux lois, consacre tous ses efforts à empêcher que ces lois ne soient mises en oubli à l'égard des autres. Il n'y a point de liberté sans lois; il n'y a que licence et tyrannie. Le droit de tout faire, de disposer à son gré de la fortune et de la vie des hommes, qu'est-ce, sinon le despotisme? Et si rien n'est plus dégradant que le despotisme, même pour celui qui l'exerce, un état où le nombre des despotes est immense, est plus honteux aux yeux de l'humanité que celui dans lequel un seul conspire contre la liberté de tous.

(*Le Constitutionnel*, 25.07.1819, p.1)

pouvoir. Alors on attaque les règles ; alors on appelle le goût foible et pusillanime ; on invoque l'anarchie pour régner à défaut des droits et du génie. Alors un homme d'esprit peut faire illusion un moment, et faire hésiter entre lui et le génie, c'est ce que nous avons vu, à deux époques, dans Sénèque et dans Voltaire. L'âme du poète doit être cette harpe sur laquelle passent les orages. Au temps d'Homère, toutes les imaginations avoient été émaues de la lutte de la Grèce et de l'Asie, et l'*Iliade* en retraça les événements. Aujourd'hui tout a été ébranlé ; la société tout entière est occupée du grand combat du bien contre le mal ; les deux doctrines qui ont toujours partagé le monde semblent se disputer l'univers, comme la lumière et les ténèbres : un vrai poète, pour plaire aux esprits, doit donc leur parler de ce qui les agite ; il faut qu'il ait été frappé de ce qui frappe toutes les âmes. Mais malheur à lui s'il entre dans la voie des ténèbres ! si, comme lord Byron en Angleterre, il appartient aux doctrines du mal.

Lord Byron est incontestablement poète par l'expression ; mais son génie brille comme un sinistre météore : son talent, qui lui avoit été donné pour conduire, égare. Au lieu d'être ce phare élevé au milieu des tempêtes, il ressemble à ces lueurs qui s'élèvent au-dessus des précipices. Il a peint la

(*Le Conservateur*, T. 6, 1820, p. 509)

Lorsque le mouvement révolutionnaire imprimé à la France vi s'arrêter, lorsque des essais de gouvernement régulier commencés à remettre un peu de calme dans les esprits, un penchant naturel à un peuple poli devait nous ramener vers la littérature. Elle n'avait pu être stérile même pendant nos troubles ; mais, semblable à un sol riche mal cultivé, on l'avait vue produire d'un côté quelques fruits vigoureux et de l'autre des ronces, des épines, et toute une moisson d'herbes parasites. Il régna dans l'empire littéraire la même confusion qui avait long-temps régné dans l'empire politique. Les anciennes doctrines étaient foulées aux pieds ; l'art était tombé dans le mépris ; il n'y avait plus de siècle de Louis XIV pour nous. Des idées, les unes justes et profondes, mais pas assez mûries et prises dans un sens absolu, d'autres hasardées ou fausses, une ardeur inquiète de s'élaner au-delà d'un horizon qui semblait trop circonscrit, des besoins nouveaux nés des circonstances nouvelles, une hardiesse en tout qui semblait à de la témérité, une surabondance d'énergie qui s'alliait avec la sévérité des règles et les délicatesses du goût, semblaient avoir tout changé parmi nous. On admirait encore le sublime Corneille

(*Journal du commerce [Le Constitutionnel]*, 01.12.1818, p. 3)

6.

L'ENROLEUR POLITIQUE

SATIRE

Et la lumière a lui dans les ténèbres,
et les ténèbres ne l'ont pas comprise.

L'ADEPTE

Non, tous vos beaux discours ne m'ont point converti.
Et pourquoi voulez-vous que j'embrasse un parti?
N'est-ce donc point assez que d'insolents libraires
Préfèrent des pamphlets à mes œuvres légères?
Est-ce trop peu déjà qu'un stupide mépris
Proscrit ces beaux-arts dont mon cœur est épris.
Et que le Pinde, grâce au nom de République,
Voie en ses verts bosquets régner la politique?
Faut-il passer partout pour esprit de travers,
Ou m'unir aux ingrats qui font fi de mes vers,
Et, pour rester Français, titre qu'on me refuse,
Sous le joug libéral dois-je courber ma muse?
Ah! je veux être un sot, et, loin de vos drapeaux,
Rimer sans auditeurs, mais rimer en repos;
Je veux, ainsi qu'un ours, dans mon trou solitaire,
Penser avec Pascal et rire avec Voltaire;

(Le Conservateur littéraire, 1^e livraison, p. 3)

7.

L'espace nous manque pour multiplier les citations. Nous n'examinerons pas jusqu'à quel point est fondée la comparaison que l'on a voulu établir entre Thomas Moore et Walter Scott, que nous croyons bien supérieur au poète Irlandais. Les ouvrages de Thomas Moore, qui ont plus généralement, | choqueront toutefois le goût de quelques champions du *classique*, sans qu'ils puissent motiver leur sévérité. La poésie romantique, par ses formes vagues et indéterminées, échappe à la critique : semblable à ces hôtes fantastiques de l'Élysée païen, qui frappaient la vue et se dérobaient à la main qui les voulait saisir.

V. [V. Hugo].

(Le conservateur littéraire, 15^e livraison, p. 261)

8.

C'est ainsi que nous apporterons, dans l'examen de ces nouveaux essais poétiques, un esprit dégagé de toute prévention de secte et de coterie. L'auteur n'aura point à se plaindre de notre partialité; et si nous ne nous trouvons pas toujours d'accord, il pourra s'en prendre à l'impression qu'auront produite sur nous ses poésies, et non à des opinions déjà faites sur le genre auquel elles appartiennent.

(Le conservateur littéraire, 17^e livraison, p. 88)

Depuis que la littérature est devenue le domaine de la politique, on ne peut mettre au jour un ouvrage qu'il ne soit aussitôt adopté par un parti et repoussé par l'autre. L'auteur, tour à tour porté au ciel ou abaissé jusqu'à terre, proteste vainement contre les arrêts passionnés et contradictoires de ses juges. Il est condamné à supporter à la fois l'humiliation des éloges les plus exagérés et le dégoût des critiques les plus injustes.

(*Le Conservateur Littéraire*, t I, pt. 1, p. 246)

La critique littéraire ne sera pas négligée dans cette feuille; on ne peut nier (et nous aimons à le reconnaître) qu'elle ne soit exercée dans quelques journaux, et particulièrement dans l'un d'eux, avec autant d'esprit que d'érudition. Les principes orthodoxes de la langue et du goût y trouvent d'habiles et ardents défenseurs qui n'ont jamais laissé passer une hérésie sans la foudroyer: ce sont les pères de la critique. Toutefois, s'il est difficile d'entrer en concurrence avec eux dans la direction qu'ils ont adoptée, d'autres sentiers se présentent, que l'on peut tenter avec l'espoir d'être utile, et du moins sans la crainte de les y rencontrer.

Quoique les règles de l'art soient immuables comme les lois de la nature, la physionomie des littératures variant avec les siècles, la critique doit nécessairement avoir aussi sa part variable. Elle consiste à saisir et à déterminer les nouveaux rapports d'une littérature qui se modifie avec le type éternel du *beau*. Or, la révolution française ayant jeté la société dans des voies inconnues et des combinaisons sans exemple, la littérature, qui est l'expression de la société, s'est ressentie profondément de ces violentes secousses et de ces étranges innovations. La critique, par système ou par habitude, paraît être restée un peu en arrière du mouvement général. Il en résulte qu'elle n'est pas toujours suffisamment applicable à la littérature actuelle; car pour la guider, encore faut-

(*La Muse française*, t. I, 1823, p. 3-4)

peau.

Ainsi, à proprement parler, le romantisme pratique est une coalition animée d'intérêts divers, mais qui a un but commun, la guerre aux règles, aux règles de conventions. S'il en était parmi elles qui fussent légitimes et raisonnables, on les épargnerait sans doute, mais seulement après qu'elles auraient subi l'examen du vainqueur : car ce n'est plus le temps de croire sur parole, et malheur à celles qui ne pourront se prévaloir que de leur ancienneté ; on les traitera

clure en effet ? que si le despotisme oligarchique de l'académie est mortel au bon goût, la souveraineté du peuple ne l'est pas moins. Mais n'y a-t-il au monde que la souveraineté du peuple et le despotisme ? Ne pouvons-nous donc choisir le gouvernement source de toutes lumières et de toute vérité, mobile comme la société, stable comme la raison, sauvegarde également sûre de l'ordre et de la liberté, pourvu toutefois qu'il soit exécuté loyalement, le gouvernement représentatif en un mot. Hé bien, c'est précisément pour l'établir ce gouvernement, que nous réclamons l'indépendance. A l'artiste appartiendra l'initiative, mais au public le veto. Il n'y aura donc d'indépendance absolue ni d'un côté ni de l'autre ; l'artiste tombera sous la juridiction du public, le public sous celle de l'artiste qui sera maître d'obéir ou de résister à ses caprices ; et de cette double dépendance, de cette double liberté, naîtront les lois de goût les moins imparfaites, les moins arbitraires qu'on puisse attendre en ce monde. Nous

(Le Globe, 02.04.1825, p. 444-445)

ple des critiques de
nouveau Parnasse ; la Charte qu'il veut bien nous octroyer est étroite. « *Cela est-il bon ? cela est-il mauvais ?* Du reste ni louanges ni reproches pour les couleurs employées, mais seulement pour la façon dont elles sont employées. Examinez comment le poète a travaillé, non sur quoi et pourquoi ? » — Voilà la loi. Ce n'est guère là sentiment d'artiste et intelligence de la poésie, n'en déplaie au législateur ; et je ne sache aucune âme de lecteur un peu forte qui n'aille au delà de ces limites. Plus même le poète aura de génie, plus l'élan sera vif dans le lecteur ; plus il deviendra poète lui-même, et se livrera au caprice de son imagination, plus il se sentira pressé de demander compte au poète de son sujet, des motifs de son choix, de sa composition, de ses couleurs ; et malheur alors, quoi qu'en dise M. Hugo, malheur à l'œuvre qui ne soutiendra pas de telles questions. Car c'est là tout l'art ; et la critique si dédaignée n'est que le rappel à ces lois suprêmes de l'art que chaque lecteur proclame et sanctionne selon ses lumières par sympathie ou antipathie pour les créations de l'artiste. Il y a plus, la petite question *cela est-il bon ? cela est-il mauvais ?* entraîne après elle toutes les autres ; et vraiment je voudrais voir notre maître en critique à l'œuvre sur cet étroit terrain.
Du reste, nous

(Le Globe, 21.01.1829, p. 42)

Le temps n'est pas aux poétiques ; cela soit dit sans blesser M. Villet-Leduc, dont l'excellent petit traité confirmera bientôt notre assertion. Non, le temps n'est pas à l'obéissance passive ; il est au doute, à l'examen, à la critique, disons mieux, à la poésie. Après avoir vaincu en religion, en philosophie, en politique, le principe de la liberté est descendu aux créations de l'esprit et aux arts d'imagination. Toutes les règles établies depuis Aristote jusqu'à Malherbe, et depuis Malherbe jusqu'à nous ; toutes les lois, depuis celles qui déterminaient la forme de l'épopée, jusqu'à celles qui fixaient impérieusement la place de la césure, ont été remises en question. De l'oligarchie la plus étroite, les lettres sont arrivées peu à peu à une pleine démocratie, où tout le monde a droit de suffrage. Aussi combien

employer aujourd'hui tous ses efforts.
 Mais une science, s'écrie-t-on ! Quoi ! vous vous proclamez les défenseurs de l'indépendance en matière de goût, vous vous indignez de voir traiter la poésie comme un art ayant son manuel, et vous voulez faire d'elle l'annexe et le corollaire d'une science ! Est-ce là de la liberté, et la contradiction n'est-elle pas manifeste ? Cette objection demande une réponse ; nous la ferons : Qu'est-ce donc que l'esthétique, et qu'est-ce qu'une poétique ?

Il est périlleux de définir une science qui n'est encore qu'un projet. Cependant, puisqu'il le faut, nous définirons l'esthétique, par rapport à la poésie, la connaissance de tous les phénomènes qu'éprouve l'âme humaine à l'état poétique. Reconnaitre cet état ; montrer en quoi il diffère de l'état normal ; dire à quelles conditions et dans quelles circonstances les passions et les sentiments passent à l'état poétique ; parcourir l'échelle entière des impressions de cette nature que l'esprit humain peut éprouver, et déduire de cette connaissance une nouvelle classification des genres (lyrique, tragique, comique, etc.) non plus fondée uniquement sur la différence artificielle de forme, mais sur la diversité essentielle des cordes intérieures que l'art ou la réalité fait vibrer en nous ; en un mot, étudier notre âme dans l'infinie variété des plaisirs que peut y faire naître la vue poétique de l'homme, de la nature, ou d'elle-même, telle est, au premier coup-d'œil, une partie des objets que doit embrasser l'esthétique.

(Le Globe, 07.10.1829, p. 636-637)